

Adolf Greifenhagen, *Griechische Eroten*

Léon Lacroix

---

**Citer ce document / Cite this document :**

Lacroix Léon. Adolf Greifenhagen, *Griechische Eroten*. In: L'antiquité classique, Tome 26, fasc. 2, 1957. pp. 565-567;

[https://www.persee.fr/doc/antiq\\_0770-2817\\_1957\\_num\\_26\\_2\\_3329\\_t1\\_0565\\_0000\\_3](https://www.persee.fr/doc/antiq_0770-2817_1957_num_26_2_3329_t1_0565_0000_3)

---

Fichier pdf généré le 18/12/2018

Base, colonne, chapiteau, entablement, couverture sont successivement analysés et commentés.

Seize planches hors texte, contenant trente-trois reproductions, illustrent parfaitement cette très intéressante œuvrette.

Fernand MAYENCE.

Reinhardt HERBIG, *Die Terrakottagruppe einer Diana mit dem Hirschkalb*. Heidelberg, C. Winter, 1956. 1 vol. in-8°, 32 pp., 3 figg. dans le texte et 37 figg. sur 20 pll. h. t. (ABHANDLUNGEN DER HEIDELBERGER AKADEMIE DER WISSENSCHAFTEN. PHIL.-HIST. KLASSE. Jhrg. 1956. 3 Abh.) Prix : 16,80 DM.

Le groupe en terre cuite qui fait l'objet de cette étude représente Diane dans l'attitude de la marche, la main gauche posée sur la tête d'un faon. Trouvé à Cività Castellana ou dans les environs en 1872, il resta longtemps propriété privée : soixante ans plus tard, il entra dans le commerce des antiquités et fut acheté, il n'y a pas longtemps, par le Musée de Saint-Louis.

Ce groupe a connu bien des avatars. A maintes reprises, des restaurateurs peu scrupuleux en ont modifié l'apparence extérieure ; des morceaux ont été ajoutés, puis enlevés, sans compter que des repeints sont venus changer les couleurs originales. Aussi n'est-il pas surprenant que certains, induits en erreur par le maquillage dont le groupe avait été victime, n'ont pas hésité à déclarer qu'on se trouvait en présence de l'œuvre d'un faussaire.

Dans sa brochure, M. Herbig défend la thèse opposée. Chargé par le Musée de Saint-Louis de publier le groupe, il a eu tout le loisir de l'étudier sur place et dans les conditions les meilleures. Les résultats de l'enquête qu'il a menée, suivant les méthodes scientifiques les plus rigoureuses, lui permettent d'affirmer la parfaite authenticité du groupe.

Au cours de son étude, l'auteur analyse l'œuvre jusque dans les moindres détails et répond aux objections de ses adversaires. Grâce aux planches hors texte qui reproduisent 37 photographies, vues d'ensemble, détails particulièrement intéressants, pièces de comparaison, le lecteur peut facilement suivre la démonstration qui lui est faite. Pour autant qu'il soit possible de se prononcer sans avoir vu l'original, on doit reconnaître que l'argumentation de M. Herbig paraît convaincante.

Le groupe, selon lui, ne devrait pas être attribué à l'art étrusque ; il serait plutôt la production d'un atelier de l'Italie méridionale et se situerait à la fin de la période archaïque.

Fernand MAYENCE.

Adolf GREIFENHAGEN, *Griechische Eroten*. Berlin, W. de Gruyter, 1957. 1 vol. in-8°, 89 pp., 54 figg. Prix : 14 DM.

A. Greifenhagen a pris pour point de départ de son étude sur l'iconographie d'Éros les descriptions des poètes, qui associent étroite-

ment Éros et les fleurs, et un passage du *Banquet*, où Platon décrit l'Amour séjournant parmi les fleurs et les parfums. Ces expressions correspondent très exactement aux représentations des peintures de vases, à la fin du VI<sup>e</sup> siècle et dans la première moitié du V<sup>e</sup> siècle. Un lécythe à figures rouges du château de la Fasanerie offre une admirable illustration du sujet : deux Éros au corps souple qui évoluent avec grâce dans un décor formé de palmettes et de longues branches flexibles terminées par des volutes. Ce vase appartient à une catégorie de lécythes de la première moitié du V<sup>e</sup> siècle, où l'image d'Éros apparaît souvent seule. Le même sujet se retrouve sur des coupes, des amphores, des vases en forme d'osselet et l'on compte, parmi les artistes qui l'ont interprété avec le plus de bonheur, quelques-uns des grands maîtres de l'époque, le peintre de Berlin, le peintre de Brygos, le peintre de Pan. La puissance d'Éros se manifeste dans la nature entière. Elle s'étend aux régions souterraines et l'on ne doit pas être surpris de voir l'image du dieu sur des vases qui avaient une destination funéraire. La présence d'Éros se justifie pour la même raison sur un stamnos de Munich : les Amours président à la naissance d'Erichthonios que la déesse Gé, surgissant du sol, confie aux soins d'Athéna. Ailleurs, Éros chevauche un dauphin ou il plane au-dessus des flots. Les Éros s'apparentent aux Sirènes et les peintres de vases aiment à les représenter sous l'aspect de musiciens.

Mais les petits personnages ailés qui apparaissent sur les vases grecs ne sont pas nécessairement des Éros. A. Greifenhagen le fait observer avec raison et il cite un exemple curieux : une inscription nous indique que les deux figures ailées qui assistent au combat d'Héraclès et de Kyknos sur une coupe de Tarquinia doivent être probablement identifiées avec Phobos et Deimos. Pour les personnages ailés, l'un masculin, l'autre féminin, qui servent de support à un miroir de bronze, on peut penser à Niké et à Éros ou à Iris et à Zéphyros. En revanche, l'image d'Éros est déjà bien attestée sur des documents qui datent de la première moitié du VI<sup>e</sup> siècle. Un fragment de pinax à figures noires, provenant de l'Acropole, montre Aphrodite tenant dans ses bras deux enfants, Éros et Himéros.

Une pyxis de Wurtzbourg illustre l'antagonisme d'Éros et d'Antéros qui luttent en présence de Peitho et d'Aphrodite. Éros apparaît aussi en messager des dieux, avec un caducée en main. Des Éros jouant aux échecs sur une coupe à figures noires décorée d'yeux prophylactiques nous rappellent le rôle des dés, des osselets et d'autres jeux dans les entreprises amoureuses. Les peintres de vases associent également Éros aux scènes de la vie quotidienne. On peut en voir des exemples sur une coupe à figures rouges de Munich dont les sujets ont été finement analysés par A. Greifenhagen. Éros intervient dans la palestra et sur le champ de bataille ; il sonne de la trompette et il porte les armes du guerrier.

Cet ouvrage, illustré de nombreuses et excellentes photographies, est écrit avec beaucoup de délicatesse et de sensibilité. L'auteur a très justement souligné les rapports entre l'art et la littérature et il

a groupé en appendice les principaux textes grecs qu'il a eu l'occasion d'invoquer dans son exposé. Léon LACROIX.

Gisela M. A. RICHTER, *Metropolitan Museum of Art. New York. Catalogue of Engraved Gems. Greek, Etruscan and Roman*. Rome, Bretschneider, 1956. 1 vol. in-4°, XLII-143 pp., 75 pll. Prix : 9.000 liras.

La collection de gemmes du *Metropolitan Museum of Art* de New-York s'étant accrue de plusieurs centaines de pièces depuis 1920, Miss Richter a été fort heureusement inspirée de nous en donner un nouveau catalogue, qui est évidemment beaucoup plus qu'une simple réédition de celui qui avait été publié cette année-là. L'ouvrage actuel peut être tenu pour un véritable manuel de la glyptique gréco-romaine. Il débute par une excellente introduction, brève, dense et fort claire, bien dans la manière habituelle de Miss Richter, qui sait faire de ses livres des volumes aptes aussi bien à servir d'initiation qu'à instruire les spécialistes. On y trouve des considérations sur l'emploi des gemmes (comme sceaux, ornements et amulettes), le choix des sujets, la technique de la gravure des pierres, les matières utilisées, le goût des Anciens pour ces objets, les noms des graveurs et, enfin, sur la difficulté de dépister les faux. En outre, l'abondance des pièces cataloguées, la diversité des formes, des sujets et des matières ainsi que les multiples comparaisons établies avec des pièces d'autres musées permettent de passer en revue presque tous les problèmes de date, de style et d'iconographie de la glyptique ancienne. Pour chaque objet Miss Richter donne une description, concise et précise, le lieu d'origine, la bibliographie et une bonne reproduction agrandie (exécutée pour les intailles d'après une empreinte en plâtre) ; on trouvera aussi dans le texte des dessins reproduisant la forme des bagues. Une notice introduit chacune des catégories distinguées. Dans le présent catalogue l'auteur a laissé délibérément de côté les gemmes minoënnes et tardives.

Parmi les plus importantes des pièces inédites que nous révèle cet ouvrage — et dont beaucoup proviennent du legs William Gedney Beatty — je signalerai : des *scarabées gréco-phéniciens* portant : a) un Bès déguisé en lion et tenant un lion par la patte (n° 17 : début du VI<sup>e</sup> siècle), b) un sphinx (n° 19, seconde moitié du VI<sup>e</sup> siècle), c) un scarabée à tête humaine (n° 23, premier quart du V<sup>e</sup> siècle) ; à *l'époque grecque archaïque*, des scarabées montrant : a) un lion dévorant un cerf (n° 52, fin du VI<sup>e</sup> siècle), b) une lionne couchée (n° 53, début du V<sup>e</sup> siècle), c) une laie (nos 61 et 62, fin du VI<sup>e</sup> siècle) ; à *l'époque grecque classique* : une bague en or avec Cassandre se réfugiant près du Palladium (n° 80, vers 400-380), — des bagues d'argent où sont gravées : a) une Ménade dansant (n° 83, fin du V<sup>e</sup>, début du IV<sup>e</sup> siècle), b) une femme assise tendant un oiseau à Éros (n° 88, IV<sup>e</sup> siècle), c) Hermès s'appuyant à une colonne ionique (n° 93, début du